

L'Africaine a été représentée le 28 avril 1865, c'est-à-dire un an environ après la mort de son illustre auteur.

Nous avons raconté ici comment, au mois d'octobre 1863, Meyerbeer s'était tout à coup décidé à venir à Paris pour monter cet ouvrage, qu'il s'obstinait depuis plus de vingt ans à tenir en porte-feuille avec un soin jaloux. Au moment où la mort le frappait, le 2 mai de l'année dernière, la distribution des rôles était à peine arrêtée. Toutefois, en se séparant ainsi de cette fille de prédilection de son génie, Meyerbeer ne l'a pas laissée orpheline. Au pied du cercueil du grand maître, alors que ses cendres recevaient nos adieux suprêmes avant d'aller reposer sur le sol natal, l'œuvre destinée à la France a été recueillie par M. Perrin, qui lui a préparé une demeure splendide et les honneurs qu'on doit d'avance aux productions marquées pour l'immortalité. Par une disposition testamentaire spéciale, M. Fétis a été nommé son parrain, et pendant huit mois, avec son expérience, ses lumières, son dévouement, il a présidé aux longues et difficiles études qu'a exigées cette vaste partition. Enfin le grand jour est venu. *L'Africaine*, devant un public ému, émerveillé, a brillé dans toute sa jeunesse et son éclat. Paris la salue avec transport, et il se passera du temps avant que la France et l'Europe aient cessé de lui faire la bienvenue. Au moment où nous écrivons, nous avons vu trois fois le chef d'œuvre. Nous ne dirons pas tout d'abord; nous ne dirons pas tout jamais; mais, au moins, peu à peu, essaierons-nous de dire l'essentiel. Bornons-nous à constater pour l'instant que Meyerbeer revit tout entier dans cet ouvrage. On y retrouve son génie, son âme, sa profondeur de conception, sa science de combinaison, sa force de méditation et de concentration, son esprit de philosophe et son imagination de poète.

Parlons maintenant du libretto. Je voudrais bien emprunter ici à M. Amédée Pichot, sur l'origine de ce poème de *L'Africaine*, quelques détails historiques, amusants et variés, qu'il a écrits en se jouant dans le numéro d'avril de la *Revue britannique*. Mais M. Amédée Pichot est un aimable causeur, ou plutôt un flâneur littéraire qui prend son temps et ses aises et qui devise de tout à propos de tout. Il n'en est pas de même pour un pauvre critique pressé par le temps, qui n'a devant lui qu'une partition et un libretto. Trêve donc d'érudition, et voyons le libretto.

Nous sommes à Lisbonne dans la salle du conseil du roi. Avant que le conseil ne s'assemble, Inès, fille d'un membre du conseil, don Diégo, toujours préoccupée de son amour pour un officier de marine qu'elle n'a point vu depuis deux ans et dont elle ignore le sort, ose résister à son père et au roi lui-même, qui lui commandent de donner sa main au président du conseil, don Pedro. Inès a foi dans les sermens de celui qu'elle aime et pour qui elle rêve les destinées les plus glorieuses.

Cependant ce conseil, auquel on donne je ne sais pourquoi le nom de conseil des évêques, se réunit pour délibérer sur ce qu'il convient de faire par suite de la mort d'un célèbre navigateur, Jacques Diaz, qui a péri en voulant doubler le cap des Tempêtes, qu'on appellera plus tard le cap de Bonne-Espérance. Un jeune marin, témoin de l'événement, se présente pour dire ce qu'il a vu. Il est introduit dans l'assemblée. Ce marin est

Vasco de Gama en personne, celui qui aime Inès et dont il est aimé. Il raconte le drame qui s'est passé en mer. Mais il a exploré ces récifs, il a étudié ces écueils, il a foi en son étoile, et demande qu'on lui donne un navire; il se fait fort de rendre le roi maître de la mer sans limites et du commerce du monde entier. Il fait plus: pour démontrer l'existence de contrées ignorées que lui seul a découvertes, il fait introduire deux esclaves au teint basané, un jeune homme, une jeune fille, qui n'appartiennent à aucun pays connu. Ces deux esclaves sont Sélika et Zénusko. Interrogés l'un et l'autre sur leur naissance, leur pays, ils ne daignent pas répondre. Sélika est issue de sang royal indien; elle croirait s'abaisser en obtempérant aux ordres du conseil. Le conseil délibère sur la demande de Vasco. Don Alvar et d'autres jeunes conseillers opinent en sa faveur; mais la majorité, à l'instigation de don Pedro, qui veut se débarrasser d'un rival et qui prétend le faire nommer chef de l'expédition, se réservant de profiter des documens et des plans que Vasco lui-même a exposés en présence du conseil, la majorité déclare Vasco de Gama atteint et convaincu de folie de d'hérésie (il ose signaler des terres dont les Saintes-Ecritures n'ont pas fait mention), et, sur les conclusions du grand inquisiteur, il est condamné à la prison perpétuelle.

Au deuxième acte, nous voyons Vasco dans les cachots de l'inquisition. Il repose sur un banc; il rêve de ses deux passions, de ses deux gloires, de sa bien-aimée et de ses expéditions lointaines. Auprès de lui est Sélika, qui le sert, qui le veille, car cet heureux Vasco, réputé fou, emprisonné, est aimé de deux femmes. Sélika le défend contre la jalousie de Zénusko, qui aime aussi Sélika et qui hait doublement Vasco comme rival et comme chrétien. Il a pénétré dans le cachot pour assassiner Vasco. Lorsque le péril est écarté par l'adresse de Sélika, Vasco contemple, sur un pilier de la prison, la carte géographique où sont tracées les côtes d'Afrique depuis Gibraltar jusqu'au cap des Tempêtes, et Sélika, qui connaît le pays mieux encore que lui, lui indique les passages qu'il faut éviter, les points par où il faut passer.

VASCO.

Terrible et fatal promontoire,
Que nul n'a pu doubler encor,
De le franchir j'aurai la gloire!
De ce côté...

SÉLIKA.

Non par là c'est courir à la mort.

VASCO.

Que dis-tu?

SÉLIKA.

Mais, par là, sur la droite, est une île. Une île immense.

VASCO.

O ciel!

SÉLIKA.

Pays aimé des dieux!

VASCO.

Achève!

SÉLIKA.

C'est de là que mon canot fragile,
Surpris par le typhon sur une mer tranquille,
Longtemps battu par les vents furieux,
Fut enfin entraîné sur le sol d'esclavage.

VASCO.

Je l'avais dit, oui, voilà le passage.
Grâce à toi, j'en suis sûr, le ciel comble mes vœux.

Tandis que Vasco témoigne sa reconnaissance à sa bienfaitrice, entrent don Pedro et Inès, Inès qui aime toujours Vasco, à tel point que, par amour pour lui, elle a consenti à épouser don Pedro; à ce prix, elle apporte à Vasco l'ordre de sa mise en liberté revêtu du sceau royal. Vasco, qui ignore tout et qui croit comprendre qu'Inès a pris de l'ombrage du fait de la présence de Sélika dans le cachot, lui dit: Cette jeune femme ne m'est rien qu'une esclave; je vous la donne, prenez-la. — Zénusko, qui de son côté ne peut pas se séparer de celle qu'il aime ardemment, demande à suivre le sort de Sélika. Sur ces entrefaites, Vasco apprend à la fois deux nouvelles terribles: le mariage d'Inès avec don Pedro et la nomination de celui-ci en qualité de chef de l'expédition dont lui-même avait sollicité l'honneur.

Le troisième acte se passe tout entier sur le vaisseau, dont la coupe, vue dans sa largeur, occupe la scène. L'amiral don Pedro a amené avec lui Inès sa femme et Sélika l'esclave. Il a confié la marche du navire à Zénusko, qui a déjà trahi son premier maître et qui trahira son second. Aussi Vasco, qui se défie de la fidélité du pilote et qui veut sauver Inès, a suivi le vaisseau sur un navire à lui. Il s'efforce de prémunir don Pedro contre la perfidie de Zénusko. Don Pedro ne le croit pas, et, pour reconnaître son dévouement, il ordonne qu'il soit attaché au grand mât, où il servira de point de mire aux balles des mousquets. Vasco va périr, lorsque, par suite d'une manœuvre qui a fait échouer le vaisseau sur des écueils, l'équipage se trouve envahi par une bande d'Indiens forcenés qui se livrent au pillage et au massacre. Heureusement ces Indiens ont reconnu Sélika pour leur souveraine, et Vasco est arraché une seconde fois à la mort.

Voici, au quatrième acte, Sélika proclamée reine par les habitants du pays. Les rôles sont intervertis. L'esclave est devenue souveraine, et Inès, la fille de don Diego, l'épouse de don Pedro, est devenue esclave à son tour. Le grand-prêtre, avant de couronner Sélika, lui fait jurer de faire respecter les lois. Ce pays est aussi peu hospitalier qu'il est beau et riche, car, en vertu d'une loi de l'Etat, tout étranger qui s'aventura à visiter la contrée sera mis à mort. Sélika ne prononce pas ce serment sans trembler en son âme. Elle sait que tous les étrangers ont péri, à l'exception d'un seul, Vasco, jusqu'à présent enfermé à fond de cale. En effet, Vasco paraît, et au moment où il contemple avec ravissement le monde nouveau qu'il avait deviné, il est entouré d'une foule barbare qui demande à grands cris son supplice. Sélika, pour le sauver une troisième fois, n'a qu'un parti à prendre, c'est de dire qu'il est son époux.

LE GRAND-PRÊTRE.

A l'étranger la mort!

SÉLIKA.

Et si ce n'était pas un étranger?

VASCO.

Qu'entend je!

SÉLIKA, à Vasco.

Silence! Et permets-moi de te sauver encor:
Tu m'oublieras après.

(Au grand-prêtre.)

Si, par un sort étrange,

Il était notre frère?

TOUS.

O ciel!

SÉLIKA.

Si le destin,

Par des liens que rien ne peut détruire,
A moi l'avait uni?.....

// 2 // Oui! Votre reine, esclave au rivage lointain,
A vu sauver par lui son honneur... et ma main,
(A Zénusko)

Tu le sais, fut sa récompense.

Ainsi elle contraint son véritable amant, Zénusko, à attester qu'elle est la femme de Vasco. Le grand prêtre veut que cette union soit ratifiée

par les rites indiens; il ordonne qu'on fasse boire aux deux époux un breuvage, un philtre

Qui remplisse leur âme
De cet amour divin qui doit les réunir,
Et qui par la mort seule un jour pourra finir.

Sous l'action de cette liqueur enchanteresse, Vasco éprouve un délire étrange; il est ébloui de la beauté de Sélïka, il oublie Inès, et s'abandonne à l'ivresse de son nouvel amour.

Le grand-prêtre, étendant les mains sur les nouveaux époux, prononce les paroles sacramentelles :

Triple divinité, redoutable au parjure,
De ces époux reçois les vœux!
Par Siva, l'âme de la nature,
Soyez unis, soyez heureux!

Pourtant, dès que l'effet du breuvage est passé, Vasco n'éprouve plus que froideur pour Sélïka, et son cœur revient à Inès. Au quatrième acte, nous retrouvons Sélïka dans les jardins de son palais avec Inès, son esclave. Que fera Vasco, maintenant qu'il a donné sa foi à Sélïka? N'écouter que l'honneur, il abandonnera Inès; il prendra la fuite. Sélïka pourrait se venger sur Inès; elle a la générosité de lui rendre la liberté et de la laisser aller retrouver, avec Vasco, le vaisseau qu'on voit flotter à l'horizon. Bientôt après, on entend le canon qui signale le départ du vaisseau. Sélïka, séparée de Vasco, n'a plus qu'à mourir; elle va respirer l'ombre fatale du mancenillier, et Zénusko, son amant, meurt avec elle.

Sélïka pourrait dire comme la Zarina de Millevoje:

O charme pur! ô voluptés nouvelles!
Esprit de l'air, est-ce toi que j'entends?
Viens-tu déjà m'emporter sur tes ailes
Vers les bosquets de l'éternel printemps?

Il faut avoir égard aux conditions du livret dont nous venons de tracer succinctement l'analyse, si l'on veut ne pas s'égarer dans l'appréciation de la musique que ce livret a inspirée au grand compositeur. Les conditions du livret étant données, la musique de *l'Africaine*, sauf certaines inégalités et défaillances à peu près inévitables dans une œuvre de si longue haleine, est tout ce qu'on peut imaginer de plus approprié au sujet. Ce n'est pas certainement faire injure au poème de Scribe, qui me paraît, du reste, se prêter suffisamment aux développemens de la passion et aux images de la poésie, que de dire qu'on ne doit pas y chercher ce ressort puissant qui donne une si grande force dramatique aux opéras de *Robert-le-Diable*, des *Huguenots* et du *Prophète*, savoir cette opposition entre le génie du bien et le génie du mal, personnifiés dans les personnages d'Alice et de Bertram, de *Robert-le-Diable*, et l'élément de l'amour humain aux prises avec le fanatisme

religieux dans *les Huguenots* et dans *le Prophète*. Par la même raison, on ne saurait exiger qu'aucun des types de *l'Africaine* dût présenter cette physionomie accentuée qui distingue soit Alice, soit Bertram de *Robert-le-Diable*, soit Marcel des *Huguenots*, soit Fidès du *Prophète*. Je conçois même fort bien que Meyerbeer ait été séduit par ce sujet de *l'Africaine*, précisément parce qu'il lui offrait autre chose que les suggestions de l'Enfer, les hurlemens de l'émeute populaire et les clameurs du tocsin.

Ah! c'est qu'il y avait dans ce cerveau de Meyerbeer, pour qui le connaissait bien, comme une ébullition constante, en dépit des années et de l'âge; c'est que sa pensée ne se reposait jamais et caressait toujours dans le lointain des types nouveaux; c'est que, pareil à son intrépide héros, Vasco et Gama, il rêvait sans cesse des terres inconnues à explorer dans les régions de l'art illimité. Il aurait pu dire, comme le poète des *Feuilles d'automne*:

C'est que, dans mes songes de flamme,
C'est que, dans mes rêves d'enfant,
J'avais toujours présens à l'âme
Les hommes au front triomphant,
Qui, tourmentés d'une autre terre,
En ont deviné le mystère
Avant que rien en soit venu;
Dont la tête au ciel est tournée,
Dont l'âme, boussole obstinée,
Toujours cherche un pôle inconnu!

Ces Gamas, en qui rien n'efface
Leur indomptable ambition,
Savent qu'on n'a vu qu'une face
De l'immense création.
Etc.....

Et pourtant je ne serais point surpris que ce que je viens de dire du sujet de *l'Africaine* ne fût également la raison qui a engagé l'auteur à garder si longtemps son ouvrage *in petto*, par la secrète défiance qu'il éprouvait pour un livret si différent de ceux qui lui avaient déjà valu de si grands succès.

Telle qu'elle est pourtant, cette *Africaine* a de quoi parler à l'imagination, quand ce ne serait que par le spectacle de deux civilisations: celle d'un pays comme le Portugal, celle de contrées lointaines encore barbares; la peinture de l'amour chez les personnages tels que Vasco et Inès d'une part, et, de l'autre, tels que Sélika et Zénusko.

Nous examinerons prochainement de quelle manière ces élémens ont été mis en œuvre dans la partition nouvelle.

Je ne puis aujourd'hui qu'énumérer rapidement les beautés de premier ordre qui m'ont frappé successivement dans ces cinq actes.

L'introduction instrumentale, dont le motif est emprunté à la première mélodie d'Inès.

Adieu! Rive du Tage,
Où j'ai reçu le jour,

laquelle joue un rôle important dans tout l'ouvrage; l'invocation au Saint-Esprit du grand inquisiteur et des évêques; les différens retours du même thème, les énergiques protestations de Vasco au moment où il est déclaré fou et condamné à la prison, et enfin l'admirable strette du finale du premier acte. Dans le second, l'air du sommeil de Sélika, qui renferme des choses variées, poétiques et charmantes, et la belle scène entre Vasco endormi, Sélika et Zénusko, qui s'ouvre par une magnifique entrée de l'orchestre, et qui donne ensuite naissance au duo: *Fille des rois, à toi l'hommage!* inspiration de la grande école. Je passe sur une foule de beautés de détails. J'arrive au troisième acte, pour y signaler une introduction instrumentale où le motif d'Inès revient encore pour faire place à un bel effet de vagues à l'orchestre : le charmant chœur de femmes:

Le rapide et léger navire
Glisse sur les flots caressans;

la prière: «O grand saint Dominique!» d'un style grandiose et touchant; le motif des basses, qui sert de pivot à la scène de Vasco et de don Pedro, etc.

Dans le quatrième acte, il faut tout citer, car tout est chef-d'œuvre, à commencer par le ballet, si brillant, si coloré, si riche de mélodies: l'air de Vasco: *Pays merveilleux, jardin fortuné*, si mélodique aussi, et d'une instrumentation ravissante; la scène où Sélika arrache Vasco aux sacrificateurs; la cavatine de Zénusko: *L'avoir tant adorée!* La magnifique et solennelle scène de la célébration du mariage de Sélika et de Vasco par le grand-prêtre, et le duo si tendre, si passionné, si rayonnant des deux époux, où les deux motifs en *fa* dièze majeur, et en *mi* bémol baignent dans les flots d'une orchestration enchanteresse; puis, dans le cinquième acte, qui ne le cède guère au précédent, un autre duo très beau aussi, très bien posé, et d'une expression parfois poignante entre Sélika et Inès; la fameuse phrase de seize mesures des violons, altos et violoncelles à l'unisson, surmontés du basson, ample mélodie nue, sans harmonie et sans accompagnement, qui provoque un enthousiasme irrésistible par sa prodigieuse sonorité; enfin la scène si noble, si grande, si pathétique et si poétique du mancenillier.

L'exécution est telle, de la part des premiers sujets surtout, qu'on se demande si Meyerbeer lui-même n'en eût pas été satisfait. Il faut admirer d'abord la voix si riche, si vibrante, si fraîche et si dramatique de M^{me} Saxe. Il y a certaines notes mélancoliques et profondes qu'elle rend à ravir. M^{lle} Battu a droit à tous les éloges par son chant brillant, animé, d'une hardiesse et d'une justesse parfaites. Faure est superbe dans le rôle de Zénusko: c'est un chanteur, un acteur et un artiste consommé; Naudin, un peu gêné par la prononciation de la langue française, a beaucoup d'ampleur et de vigueur dans la voix, et il chante avec un grand charme le

fameux duo du quatrième acte; Obin est magnifique dans le rôle du grand-prêtre; la voix de Bélval se déploie merveilleusement dans le rôle de don Pedro, et Warot et David représentent à souhait don Alvar et le grand inquisiteur. L'orchestre, dirigé par M. Georges Hainl, est admirable de puissance et de relief. Les chœurs manœuvrent bien aussi. Je dois dire pourtant que quelques négligences se sont glissées à la seconde représentation. Les voix de basse ont baissé sensiblement dans la prière du troisième acte.

Rien de plus brillant que les costumes, et quant aux décors, la salle du conseil, le navire, les jardins et le palais de la reine, le mancenillier, ils sont d'un effet magique.

Je terminerai par une réflexion. Quand un ouvrage lyrique est de cette étendue, il est tenu d'être bien beau. La musique, sans doute, sauf quelques parties faibles que je relèverai plus tard, est en général admirable. Le spectacle est admirable aussi; mais un opéra qui commence à sept heures un quart et qui s'achève à une heure moins un quart après minuit, un tel opéra défie la mesure de l'attention et des forces humaines. L'admiration elle-même est vaincue par une tension des facultés trop soutenue et trop prolongée. On parle de coupures. Il y en a à faire: elles sont indispensables. Il y a à couper assez dans le premier acte, un peu dans le second, beaucoup dans le troisième. Le quatrième et le cinquième resteraient ce qu'ils sont. L'ouvrage, ainsi allégé de ses fragmens les moins saillans, deviendrait d'une longueur raisonnable. Il charmerait toujours et ne fatiguerait point. Le public y gagnerait, ainsi que les chanteurs et les exécutans, et la gloire du musicien n'y perdrait rien.

Cette expérience, du reste, sera bonne à quelque chose: elle mettra fin, je l'espère, à cette mode absurde et trop prolongée du grand opéra en cinq actes.

JOURNAL DES DÉBATS, 6 mai 1865, pp. 1–2.

Journal Title:	JOURNAL DES DÉBATS
Journal Subtitle:	None
Day of Week:	samedi
Calendar Date:	6 MAI 1865
Printed Date Correct:	Yes
Pagination:	1 à 2
Title of Article:	THÉÂTRE DE L'OPÉRA. [Feuilleton du Journal des Débats]
Subtitle of Article:	Première représentation de <i>l'Africaine</i> , opéra en cinq actes, paroles de E. Scribe, musique de Meyerbeer. (Premier article.)
Signature:	J. D'ORTIGUE
Pseudonym:	None
Author:	Joseph d'Ortigue
Layout:	Front-page feuilleton
Cross-reference:	Voir le <i>Journal des Débats</i> , 26 mai 1865, pp. 1–2 et 8 juillet 1865, pp. 1–2.